

Giulia Foïs

Ce que le féminisme
m'a fait



Flammarion

Ce que le féminisme m'a fait

DE LA MÊME AUTRICE

Point G comme Giulia, Plon, 2014.

Je suis une sur deux, Flammarion, 2020 ; Pocket, 2021.

Giulia Foïs

Ce que le féminisme
m'a fait

récit

Flammarion

© Flammarion, 2024.
ISBN : 978-2-0804-3526-2

*À mes fils, pour leur donner le goût de la bagarre.
À ma mère, la graine de la révolte,
c'est elle qui l'a plantée.*

Le goût de la bagarre

On dit que les féministes sont des peine-à-jour. Alors qu'elles ont quand même inventé l'orgasme – ou presque.

On dit que les féministes font peur aux hommes. Mais si les agresseurs pouvaient un peu trembler de la bite, ce serait une bonne nouvelle.

Elle dit, sur Twitter, qu'elle a cru aux promesses des féministes. Elle dit, dans la vidéo, qu'elle a tout bien fait, et même arrêté de se maquiller. C'était pas facile, elle adore se maquiller, mais elle l'a fait parce qu'elle y croyait. Et puis elle dit : « J'arrive à trente ans, et je me prends une baffé stratosphérique. Le plan que j'avais, c'était d'avoir une famille, des enfants, et j'ai rien. Qu'est-ce qu'il se passe ? Pourquoi ?

Ce que le féminisme m'a fait

Au bout d'un moment, je me suis rendu compte que, finalement, toute la déconstruction qu'on m'avait vendue ne m'avait apporté que des traumatismes et du chagrin. » Wow. J'ai ri, je l'ai remerciée, parce que ma journée n'avait pas grand intérêt jusqu'à elle, petit rayon de soleil, et je me suis repassé la vidéo. J'ai pensé : en 2023, on peut encore considérer qu'on a rien quand, à trente ans, on a pas d'enfant. Je me suis demandé : que pèsent des décennies de féminisme face à des millénaires de patriarcat ? J'ai pensé : le patriarcat nous aura quand même bien emmerdées. Je me suis demandé : à quel moment elle a pu croire que les féministes avaient un avis sur le corps des femmes, et ne pas saisir que, justement, le projet était de nous laisser enfin libres d'en faire ce qu'on voulait ? J'ai pensé : elle est vraiment débile. Je m'en suis (un peu) voulu : quand on prend une baffe stratosphérique – ça doit faire mal –, on a le droit d'être un peu chamboulée. J'ai corrigé, et j'ai pensé : on dit vraiment tout et n'importe quoi sur les féministes, bientôt, les punaises de lit, ce sera de leur faute – sans doute n'ont-elles pas dénoncé assez vigoureusement leurs agressions. Et puis je me suis dit : ça sent quand

Le goût de la bagarre

même un peu le *backlash* par ici. On n'aura pas eu le temps de faire grand-chose, et bientôt, retour de bâton. Rentre à la maison, mémère, non mais t'as cru quoi, « ton corps, ton choix », n'importe quoi.

Moi, j'ai cru, moi, je crois, qu'on peut avoir trente ans, ne pas avoir d'enfant, avoir le droit de vivre, vivre même plutôt bien. Que ça marche aussi à quarante ou à cinquante ans, et qu'on peut ne jamais avoir d'enfant. Je crois qu'on peut avorter souvent, et puis en avoir un très tard. Avec une femme, avec un homme, avec personne d'autre que soi. Je crois que les femmes sont des êtres suffisamment cortiqués pour savoir ce qu'elles font, et qu'elles devraient pouvoir faire, sans dire merci/bien cordialement/s'il vous plaît. Qu'elles pourraient même dire va te faire foutre – parfois, elles devraient. Jurer, salir, heurter, choquer, et ce sans autorisation. Et même sans demander pardon, elles devraient pouvoir se planter. Foncer, glisser, être à côté. Mais essayer. Tout essayer. Un jour, je sais qu'on y arrivera. Le sens de l'histoire est celui-là. Il est le nôtre, mais il est ingrat : ce jour-là, on oubliera celles à qui on le doit. On effacera de nos mémoires ce qu'on leur a vomi

Ce que le féminisme m'a fait

dessus, pendant toute la durée du combat. Et la victoire, on la leur volera : l'histoire, c'est aussi celle-là, répétitive, apprise par cœur, dans les manuels – et le droit de vote des femmes, c'est grâce à De Gaulle, c'est ça ? Mouhahahahaha. Allez, câlin aux suffragettes. Et un petit coup de blush pour la peine.

Je n'ai pas cessé de me maquiller depuis que je suis féministe. J'ai mis plus de baskets depuis que je suis féministe. Je cours plus vite, je vais plus loin, depuis que je suis féministe. En revanche, me laisser pousser les poils, je n'y suis pas (encore) arrivée. J'essaye. J'aimerais. Le coup de langue le long de l'aisselle et le coup de pied au cul du patriarcat, ça fait rêver. Je ne sais pas si le poil est érotique parce que transgressif, ou transgressif parce qu'érotique, mais sur moi, ça marche – dans l'idée. Simplement, je crois que pour ma génération, c'est globalement raté. Moi, je m'arrête toujours à mi-chemin et je rase. Je n'en conçois ni traumatisme ni chagrin.

On dit que les poils, c'est moche. Que les féministes font du tort au féminin. Et que celles d'aujourd'hui font du tort au féminisme.

Le goût de la bagarre

Visiblement, les féministes aussi, elles étaient mieux avant. OK, mais avant quand ? Pas quand De Beauvoir publie *Le Deuxième Sexe* : scandale. Pas quand Halimi défend l'IVG, à Bobigny : cris de poulets qu'on égorge. Pas quand elles font, mais quand elles faisaient : une bonne féministe, c'est une féministe morte. Mais Christine Delphy est vivante, et elle écrit : « Quand une féministe est accusée d'exagérer, c'est qu'elle est sur la bonne voie. » Ceci explique peut-être cela.

On dit que les féministes font exploser les couples, les familles – et la société tout entière tant qu'on y est. Peut-être. Mais dans un couple vérolé, une famille sclérosée, une société asphyxiée, ça peut ressembler à une bonne idée : sortir des cases, rebattre les cartes, autoriser les filles à boxer et les garçons à déblander – pour résumer. Et pour enchaîner : de toute façon, j'aime bien le bordel. Parce que si ça tangué, ça bouge, si ça vibre, ça vit, et si ça coince, ça peut péter, mais alors on reconstruit... Et on reprend du consentement au dessert : depuis #MeToo, on se fait quand même nettement moins chier dans les dîners.

Ce que le féminisme m'a fait

Jamais je n'aurais pensé parler partage des tâches avec un chauffeur de taxi, harcèlement avec une voisine de palier, vasectomie avec mon buraliste. Mes premiers 8-Mars avaient la joie de vivre d'un pétard mouillé. Sous la pluie, toujours, nous étions quelques-unes, à peine, place de la Bastille, et aucune d'entre nous ne savait réellement ce qu'elle foutait là. Parce que personne, au fond, n'y croyait plus. J'avais vingt ans, et je n'y croyais déjà plus. J'avais pris le patriarcat en pleine gueule, devant une cour d'assises, et je ne savais pas quoi en faire. « Patriarcat », d'ailleurs, était un vieux mot qui sentait la poussière – ou les copines de ma mère. Et « féministe » était de ceux qu'on disait du bout des lèvres. En rougissant. En s'excusant de gâcher la fête. Et en sachant qu'on devenait imbaisable : entre les garçons et la lutte, fallait choisir.

Le féminisme m'a fait jouir. Comme jamais. De mon indépendance. De ma liberté. De mes choix. De mon sexe, féminin. De mon corps tout entier. Il m'a ramassée, centrée, reconstituée : les pieds, la tête, le cœur, le ventre, tout à coup, ça faisait bloc. Parce que tout faisait

Le goût de la bagarre

sens. Solidement ancrée dans la terre ferme, j'étais insubmersible et j'étais sûre. Je savais où j'allais, je savais pourquoi j'y allais. Le féminisme m'a tenue droite, et il m'a mise en marche. Vers un « moi » plus dense, plus juste, plus complet : celui qui peut dire « je », celui qui sait dire « nous ». Parce qu'il sait dire non, alors il peut dire oui. Affirmer une identité, des refus, un objectif, des envies. Tracer ma route, sauter dans les flaques. Ne pas le faire seule. Avec celles qui m'ont précédée, celles qui me tiennent la main, celles qui nous suivront. Les féministes ont la créativité des opprimées, l'humour des estropiées, et l'insolence des affranchies. « Une femme sans homme, c'est comme un poisson sans bicyclette » : le féminisme m'a fait rire.

Aujourd'hui, je ne dis pas : « Je suis féministe. » J'ajoute : « Comment peut-on ne pas l'être ? » Et j'attends. J'attends le moment où on va me dire que le problème, c'est pas tellement le fond de la question. Bien sûr, *on* voudrait que tout le monde soit payé pareil, que les femmes soient informaticiennes, qu'elles puissent passer leur permis de conduire (ah bon, elles l'ont déjà ?) et bien sûr *on* est contre

Ce que le féminisme m'a fait

le viol – MAIS ENFIN DE QUOI TU M'ACCUSES ? C'est le moment où *on* s'énervé. Mais comme *on* sait qu'on va dire quelque chose de très très important, *on* prend une grande inspiration, et *on* conclut : en fait, le problème, c'est le mot. « Féministe », y a un truc qui va pas. Pourquoi ne pas dire « humaniste », hein ? Alors là, oui, d'accord. Parce que c'est beau, l'humanisme. C'est noble, même. Et puis, c'est universel, voilà, c'est ça : au moins, tout le monde est inclus. Personne ne se sent ni rejeté ni agressé, or le vrai souci, avec les féministes d'aujourd'hui, etc. Je laisse dire – une féministe en bonne santé mentale est une féministe qui sait qu'on va lui expliquer comment défendre la cause des femmes, et qui arrive à ne pas s'en émouvoir. Question de survie en milieu hostile. Question de jugeote aussi : *on* finira bien par s'arrêter. Ce sera le moment d'y aller : « Tu as raison. L'avantage avec ton "humanisme", c'est qu'il va te permettre d'invisibiliser encore les femmes, et de noyer leurs problématiques spécifiques dans la masse. Vraiment, c'est bien vu. » Là, tu tires sur ta clope. Tu te dis que tu vas arrêter de fumer. Et que le féminisme t'a donné de la répartie. Mieux : le goût

Le goût de la bagarre

de la bagarre. Depuis les débuts de #MeToo, je me suis engueulée avec mon mec, avec mes amies, avec ma hiérarchie – et avec des chauffeurs de taxi. Avec ma mère, plus souvent en sept ans que sur toute une vie. Mais ça, ça s'appelle s'émanciper.

Virginia Woolf disait que les mouvements féministes étaient au moins aussi intéressants à étudier que la résistance qui s'y oppose. Elle a raison. Voir la moitié du pays s'étouffer dans sa hargne parce que Sandrine Rousseau s'est attaquée à la côte de bœuf, et Alice Coffin à nos bibliothèques, vraiment, c'est saisissant. Risible. Et puis désespérant. J'ai cru, d'abord, qu'on ne savait pas : que, toutes les sept minutes, en France, une femme encaisse un viol ou une tentative de viol, on ne savait pas ; que, la plupart du temps, une femme tuée par son conjoint avait appelé au secours, et plusieurs fois, que les services de police étaient au courant, mais que personne ne l'avait entendue, crue, protégée, on ne savait pas non plus ; que toutes les petites filles de notre entourage ont une « chance » sur deux d'être agressées, cognées ou harcelées, au moins une fois au cours de

Ce que le féminisme m'a fait

leur vie, et toutes les chances de travailler deux fois plus, pour gagner beaucoup moins, on ne savait toujours pas. J'ai cru qu'il fallait expliquer, et expliquer encore, jusqu'à ce que ça percute. Mais ça percute pas. Toujours pas ou pas toujours, et alors on n'en sort pas. Je n'ose pas me dire pourquoi, qui on protège, ou bien quoi. Au fond, il y a des gens à qui ça va très bien comme ça. C'est aussi simple, aussi ignoble que ça. J'ai beaucoup, beaucoup pleuré depuis que je suis féministe. D'épuisement, parfois. De rage, la plupart du temps.

Mais c'est bien, la rage, comme moteur. Ça expulse ce qui ne te va plus, ça explose ce qui te barre la route, tu vois, tu dis, tu formules et tu avances. Tu fonces. Parfois, quand tu y crois, tu as des ailes. Le féminisme m'a délacé le corset, ouvert la cage, et décollé le nez de la vitre. Un peu d'air, un peu de recul, le féminisme m'a donné les armes pour ne plus subir : les mots, les faits, les chiffres. Une pensée. Articulée. Un projet. Une nouvelle grille de lecture, plus sûre, plus affûtée : avec, j'ai mieux compris le monde dans lequel je vivais. Alors, j'ai eu envie de le changer, et je sais qu'à nous toutes,

Le goût de la bagarre

on finira par y arriver : il m'a élargi l'horizon, il a enrichi la perspective. Il n'a pas gommé les zébrures, mais il les a nommées – les douleurs s'apaisent toujours, quand elles ont le droit d'exister. Il ne m'a pas donné toutes les réponses, mais il m'a fait tout questionner. Depuis, je dors moins bien – les yeux ouverts, c'est plus compliqué. Mais je rêve plus grand. Et avec moi, j'ai fait la paix.

*Paris, quartier Faidherbe,
juillet 2023*

Elle est opulente, elle marche vite, elle est confiante. On ne sait pas à qui elle pense, mais ça lui va bien. Sa jupe est longue, son soutien-gorge absent et, sous son tee-shirt bleu ciel, ses seins balancent. Droite, gauche, droite, gauche : à son rythme, rapide. Ils sont lourds, et ils sont légers. Je la regarde et elle m'épate. Elle est à l'air libre, elle n'a pas peur. Et c'est quand même fou que la première image qui me vienne soit celle d'une possible agression. Les statistiques parlent pour moi, certes. Mais si on reprenait toutes le pouvoir, dans l'espace public, est-ce que ça ne pourrait pas changer la donne ? C'est ce qu'elle fait, l'opulente aux seins joyeux.

Le féminisme ne m'a pas guérie de mes peurs, mais la nouvelle génération me plaît bien.

Droite, gauche, droite, gauche...